

ANALYSE

La maternité, une question de nature ?!

Par Irène Jonas, sociologue, dans le cadre de la Journée de Formation Animation-Services « Maternités » de Vie Féminine du 7 avril 2011.

Il n'est pas possible de parler de maternité sans évoquer la paternité. Les psychologues évolutionnistes¹, dont les théories foisonnent autour de nous, nous présentent ces deux parentalités comme fondamentalement différentes : la maternité est décrite comme quelque chose de l'ordre du naturel et de l'intime tandis que la paternité doit se construire socialement. De cette conception naissent, déjà, de nombreuses difficultés rencontrées autour de la maternité...

Femmes, hommes et parentalité

Mettre au monde des enfants et être disponible pour les aimer, les soigner, les nourrir et... s'en séparer semble avoir été, pendant fort longtemps, la seule véritable contribution sociale attendue des femmes.

Pourtant, les femmes se sont plusieurs fois révoltées contre ce modèle unique de féminité qui leur était imposé. Elles ont, avec plus ou moins d'intensité et d'efficacité, exigé de prendre part à d'autres destinées et réclamé l'octroi de droits civils et politiques. Malgré cela, nous sommes obligé-e-s de constater qu'au nom d'une maternité naturalisée, ces appels de femmes souhaitant briser leur enfermement et avoir d'autres perspectives que la seule réalité du couple et de la maternité ont rarement été entendus. Il faudra attendre les années 1970 et la montée du féminisme pour que les femmes cessent d'être cantonnées dans le rôle de mère-épouse-ménagère. De nombreuses femmes font alors entendre leur voix en contestant l'idée que la maternité constitue l'unique horizon des femmes et leur seule voie de réalisation. Elles rejettent les théories naturalistes qui ne glorifient la féminité que dans le prolongement de ses dimensions maternelles (fécondité,

¹ La psychologie évolutionniste considère que nos pensées et comportements ainsi que nos caractéristiques physiques seraient le résultat de l'évolution, soumise aux mécanismes de la sélection naturelle et de la sélection sexuelle. Les psychologues évolutionnistes estiment que nous avons conservé une mémoire archaïque où nos fonctions cognitives seraient adaptées à la survie dans l'environnement de nos ancêtres. NANCY, Dominique, *Amour, désir et compétition selon la psychologie évolutionniste* [document électronique], 2009. <http://www.nouvelles.umontreal.ca/recherche/sciences-sociales-psychologie/amour-desir-et-competition-selon-la-psychologie-evolutionniste.html> Dernière consultation : 12/09/11.

générosité, sensibilité et dévouement) et s'efforcent de démontrer que ces prétendues différences entre femmes et hommes sont avant tout d'ordre social et ont été créées pour justifier un ordre hiérarchique... celui au-dessus étant généralement l'homme !

Anne-Marie Dardigna, sociologue, souligne que, si l'ensemble des articles de la presse féminine reconnaissent la légitimité du désir des femmes d'accéder à une vie sociale productive, il ne s'agit en fait que d'une simple précaution oratoire pour mieux imposer la nécessité reproductive, sans cesse réaffirmée comme une « fatalité biologique ».

Cet extrait du magazine *20 Ans* qui date des années 1970 illustre parfaitement ce propos et est, hélas, encore d'actualité : « *Carriérisme ou maternité ? (...) La société peut toujours se transformer, les rapports mères-enfants sont encore régis par ces sempiternelles lois de la nature. Sans doute une femme serait-elle mieux armée pour concilier les deux activités familiales et professionnelles si les privilèges du mâle étaient abolis. Il n'en reste pas moins que la vocation d'une femme -organiquement- est de reproduire l'espèce et que ses occupations sociales ne viennent se greffer qu'en plus de cette fonction essentielle (...) La plus grosse erreur de la femme, c'est de ne pas s'accepter telle qu'elle est. En voulant se donner trop d'importance, elle perd parfois conscience de son importance* »².

Si, 35 ans de féminisme plus tard, on aurait pu espérer que cette notion de nature ait disparu, on se rend compte en feuilletant les magazines actuels qu'il n'en est rien : non seulement elle est encore présente mais elle revient même de manière très virulente au travers de la psychologie évolutionniste. En 2011, le magazine *Elle* présente toujours la nature comme la clé de la différence entre les sexes : « *Si pour vous devenir maman est une évidence, pour votre homme il en va sûrement tout autrement. Les hommes et les femmes sont différents, la nature est ainsi faite* ».

D'autre part, avec la montée de l'activité féminine, être une femme adulte impose de dépasser un état de dépendance directe avec la génération précédente et d'accéder au pouvoir d'assurer sa prise en charge voire celle de sa descendance.

Pour la littérature « psy », plus important que le fait d'être dans la vie active, l'arrivée du premier enfant représente le réel passage à l'âge adulte. Enfanter (re)devient ainsi l'unique manière de faire « gagner » de l'âge aux femmes et de les porter vers un âge social symbolique adulte : « *Et de façon surprenante, nous les mères, en accouchant de nos enfants 'par le bas', nous commençons notre propre accouchement 'par le haut'* »³.

Pour Louann Brizendine, médecin et neuropsychiatre se revendiquant de la psychologie évolutionniste, la maternité transforme une femme parce qu'elle modifie irréversiblement son cerveau de manière structurelle et fonctionnelle ; cette transformation du cerveau au « cerveau maternel » commençant dès la conception de l'enfant. Pour elle, les comportements de base de la mère sont inscrits dans le code génétique et semblables à ceux des moutons, des hamsters ou des singes !

Une fois de plus, les femmes sont renvoyées à la nature. Comme si le fait d'avoir un enfant prouvait des différences sociales entre les sexes puisque les hommes ne peuvent pas porter les enfants tandis que cela change radicalement le cerveau. A partir de là, il n'est pas possible de parler de maternité ou de paternité de manière égale puisque les femmes sont fondamentalement naturelles et différentes des hommes.

² DARDIGNA, Anne-Marie, *Femmes, femmes sur papier glacé*, Paris : François Maspero, 1974.

³ VECCHIALI Hélène, *Ainsi Soient-ils. Sans de vrais hommes, point de vrais femmes*, Paris : Calmann-Lévy, 2005.

Cette re-naturalisation de la maternité ne surgit pas de manière anodine. Elle s'appuie sur la publication d'ouvrages dits scientifiques, dont certains présentant des théories de la psychologie évolutionniste.

Une série d'ouvrages pseudos scientifiques et de vulgarisation sur le couple et la maternité (par exemple : *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus, Pourquoi les hommes n'écoutent jamais rien et les femmes ne savent pas lire les cartes routières*) fleurissent dans les librairies depuis une quinzaine d'années.

Ces ouvrages grand public s'inscrivent dans le prolongement de certaines thèses de Charles Darwin sur la sélection sexuelle propre à tout le genre animal. Ces théories s'inscrivent dans la sociobiologie, une manière de penser contestée apparue dans les années 1950 et reprise notamment par l'extrême-droite sur des questions de racisme. Le féminisme s'en est ensuite emparé pour les remettre en cause puisqu'elles transformaient « le social » en des actes totalement naturels reposant sur la sélection sexuelle des animaux. Se situant à la fois dans la neurobiologie et dans la théorie darwinienne de l'évolution, elles défendent l'idée que les êtres humains obéissent fidèlement au principe suivant : « *Les hommes ont intérêt à être agressifs, vigoureux, inconstants et impatientes. En théorie, il est plus profitable pour les femmes d'être timides et de se tenir sur leurs gardes jusqu'à ce qu'elles aient identifié le mâle qui possède les meilleurs gènes (...) Les êtres humains obéissent fidèlement à ce principe biologique.* »⁴ Toute la théorie de l'évolution est ainsi appliquée aux femmes et aux hommes.

David Buss, une des figures les plus connues de la psychologie évolutionniste, a mené une étude en 1989 sur les choix du partenaire sexuel dans 37 cultures différentes⁵. Il y développe une théorie de la stratégie sexuelle qui, selon lui, attesterait que les hommes accordent une plus grande importance au physique de la partenaire idéale alors que les femmes sont plus sensibles à son statut social. A partir de ce résultat, il en déduit que les « mâles » seraient inconsciemment dans la perspective de la reproduction de leurs gènes, et donc à la recherche d'une « *belle et bonne reproductrice (...) sexuellement attractive, jeune et belle.* » De leur côté, les femmes seraient intéressées par le plus « *puissant et meilleur reproducteur protecteur* » afin qu'il reste auprès d'elle et subviene à leurs besoins. Hommes et femmes se trouveraient donc dans deux logiques différentes : les hommes, produisant indéfiniment des spermatozoïdes, seraient à la recherche du plus de femmes à féconder possible (relations à court terme) pour assurer la survie et la dispersion la plus vaste possible de leur patrimoine génétique tandis que les femmes, obligées par la maternité à s'investir davantage dans le foyer, seraient plus intéressées par les relations à long terme, par la fidélité et par les moyens économiques du mâle pour subvenir aux besoins de la famille⁶. Il n'y a qu'un pas pour expliquer pourquoi les hommes sont volages et les femmes fidèles...

Ainsi, les hommes chercheraient le désir physique sans engagement et les femmes préféreraient l'attachement et l'engagement. Théorie aujourd'hui reprise dans pléthore d'ouvrages de vulgarisation sur le couple, presse féminine ou essais. On nous distille comme une évidence qu'à chaque époque, toutes les femmes cherchent le père idéal pour leur progéniture : un homme fort et dominant à l'âge des cavernes, un homme intelligent et riche aujourd'hui.

⁴ WILSON, Edouard, cité par CLARE, Anthony, *Où sont les hommes ? La masculinité en crise*, Québec : éd. De l'Homme, 2000.

⁵ BUSS, David, « Sex differences in Human Mate Preferences : Evolutionary Hypotheses Tested in 37 cultures » in *Brain and Behavioral Sciences*, 1989, n°12.

⁶ BUSS, David, *Les stratégies de l'amour*, Paris : Inter-Editions, 1994

Eric Zemmour, journaliste français et misogyne notoire, écrit : « *Tant que les femmes ne feront qu'un bébé par an, elles chercheront le mâle qui protège le mieux leur futur enfant.* »⁷

Neurobiologiste « évolutionniste » largement médiatisée, Lucy Vincent acte également cette différence entre les femmes et les hommes : « *Dans toutes les espèces, les mâles visent à la quantité et les femelles à la parcimonie ; c'est la vie* »⁸.

Tou-te-s ces auteur-e-s enferment la femme « procréatrice » dans les seules fonctions naturelles auxquelles la condamne son « destin biologique » tandis que l'homme « inventeur » transcende cette condition animale en annexant le monde et en éprouvant son pouvoir. Les femmes sont tournées vers l'espace privé et les hommes vers l'espace public de manière archaïque et définitive sans prise en compte du contexte socio-économique, du poids des traditions, des mentalités ou de la culture⁹.

Un exemple très souvent cité par les psychologues évolutionnistes : « *L'homme s'est adapté à la chasse sur de grands espaces (ainsi qu'à la guerre entre clans et tribus) impliquant une poursuite muette du gibier pendant plusieurs jours, puis le retour vers la grotte (sens de l'orientation). Peu d'échanges verbaux : on a calculé qu'au cours de toute sa vie, un homme préhistorique n'avait rencontré que 150 personnes environ. Le cerveau de la femme, pendant ce temps, s'est adapté à l'élevage de sa progéniture et au partage verbal dans le cadre restreint de la grotte ; ainsi, sur le plan biologique, les hommes sont programmés pour la compétition et le silence, les femmes pour la coopération* ».

Ce type de théorie est extrêmement dangereux et renvoie souvent au management au féminin qui s'appuie sur les soi-disant qualités naturelles des femmes pour leur permettre d'accéder à certains postes. On ne parle pas en termes de travail ou d'études mais en termes de qualité féminines (coopération, dialogue,...) qui font qu'aujourd'hui, face à un management non autoritaire, on aurait besoin de femmes parce que plus aptes à appliquer un management participatif. Ce ne sont pas les compétences des femmes qui sont valorisées mais bien leurs « qualités naturelles ». Résultat, le jour où un autre type de management arrivera, les femmes et leurs « qualités naturelles » seront priées de partir...

Ces théories évolutionnistes qui nous viendraient d'un soi-disant cerveau archaïque sont actuellement critiquées par les préhistorien-ne-s et neurobiologistes car elles ne tiennent pas la route. Prétendre que depuis la nuit des temps, l'homme part à la chasse car « *c'est le plus fort* » et apporte son butin à la femme fragile, restée avec sa progéniture au fond de la caverne, n'a aucun fondement scientifique. Une autre neurobiologiste, Catherine Vidal, démontre qu'il s'agit d'une représentation mythique « *qui consiste à projeter nos cadres mentaux sur les cultures des hommes du passé, avec comme toile de fond les images des récits bibliques des origines* »¹⁰. Expliquer le phénomène de l'absence des femmes à la chasse par une mobilité entravée par les enfants en bas âge et les grossesses est une thèse indéfendable, tant certaines chasses demandent beaucoup plus d'immobilité (guetter la proie) que n'en demandent les kilomètres à parcourir pour la cueillette¹¹. Par ailleurs, comme le souligne le préhistorien Ashley Montagu, les femmes ne restent pas longtemps inactives après une naissance et très vite, elles portent leurs enfants pour partir

⁷ ZEMMOUR, Eric, *Le premier sexe*, Paris : Denoël, 2006.

⁸ VINCENT, Lucy, *Où est passé l'amour ?*, Paris : Odile Jacob, 2007.

⁹ JONAS, Irène, « « Psy », « coach » et travail d'amour dans « l'entreprise couple » : les femmes en première ligne » dans *Famille et rapport de sexe*, Ottawa : éd. du Remue-Ménage, 2007.

¹⁰ BENOIT-BROWAES, Dorothée, VIDAL, Catherine, *Cerveau, sexe et pouvoir*, Paris : Belin, 2005.

¹¹ TESTARD, Alain, « La femme et la chasse » dans *Hommes, femmes, la construction de la différence*, Paris : Le Pommier / Cité des sciences et de l'industrie, 2005.

en quête de nourriture. Elles sont également habituées à transporter les carcasses d'animaux qu'elles ont tués¹².

La « fameuse » horloge biologique

*La femme moderne ayant chanté
Autonomie et indépendance tout l'été
Se trouva fort dépourvue
Quand l'horloge biologique fut venue :
Pas un seul petit morceau d'enfant à la maison.
Elle alla crier son manque
Chez l'homme son voisin,
Le priant de partager du temps
Jusqu'à création d'une famille.
« Je changerai, lui dit-elle, dès que les enfants naîtront, foi de femelle ».
L'homme aime dominer
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous toutes ces années ?
Dit-il à cette opportuniste ».
« Nuit et jour à tout venant
Je vivais ne vous déplaie ».
« Vous viviez ? J'en suis fort aise
Eh bien ! Vivez pour moi maintenant »¹³.*

Les « célibattantes » égoïstes, qui ont voulu, selon leurs propres dires, être des hommes et vivre comme eux (acquérir une autonomie professionnelle et financière, goûter aux plaisirs de l'existence et aux joies de l'indépendance, séduire et être séduites,...) se trouveraient soudain rattrapées par leur « être » femme fondamental déterminé par la fameuse horloge biologique. Présentée littéralement comme quelque chose de viscéral, elle les habiterait tout d'un coup pour ne plus les quitter. « *Bien des femmes se retrouvent face à ce désir surgissant de leurs entrailles : elles veulent plus que tout fonder une famille (...) Sacrée horloge biologique ! Car les hommes ont le privilège de pouvoir donner la vie à tout âge, il n'en est pas de même pour la femme. La mi-trentaine sonne le glas des insouciances et de la vie vécue pour soi.* »¹⁴

Ce genre d'extraits renferme une terrible revanche masculine (cela se ressent encore plus chez les masculinistes québécois), comme une forme de jouissance : « ça y est, elles sont rattrapées par le temps, on les tient et elles vont payer ! »

Parce que les femmes auraient tout pouvoir sur leur désir et sur la reproduction avec l'essor de la contraception, les hommes ne trouveraient plus leur place au sein du couple, d'où découleraient leur désinvestissement et leur tendance à esquiver les responsabilités qu'ils acceptaient pourtant *a priori* à une autre époque.

Eric Zemmour écrit : « *Les femmes ont ainsi découvert le prix à payer pour leur nouveau pouvoir : elles se donnent sans rien obtenir en échange. Quand elles veulent un enfant, l'homme se défile. Furieuses de ce marché de dupes, hantées par la marche inexorable de leur horloge biologique, elles lui déclarent la guerre, par la loi - paternité obligatoire - et*

¹² MONTAGU, Ashley, *The natural Superiority of Women*, 5^e édition, Walnut Creek : Altamira Press, 1999.

¹³ Fable de La Fontaine *La cigale et la fourmi* revisitée par Irène Jonas.

¹⁴ COTE, Jean, *Recettes pour séduire*, Montréal : Vox Populi, 2003.

par la fourberie : elles font aux hommes des enfants dans le dos. »¹⁵ ... un portrait des femmes assez terrible !

Les ouvrages « psy » surexploitent la « pulsion instinctive féminine » pour justifier le désir d'enfants. Ils recourent à l'âge « idéal » de la procréation qui situe le « trop tard » comme une donnée naturelle. On y parle d'une urgence « viscérale », puisque les femmes seraient soumises non seulement à leur instinct (un désir de maternité « surgissant des entrailles ») mais aussi aux limites naturelles de leur horloge biologique. Or, se cantonner à une pseudo « pulsion instinctive féminine » n'est-ce pas occulter le désir masculin d'enfants et omettre de dire que la paternité pénalise de moindre façon l'homme socialement, parfois même bien au contraire ? Cela renvoie aux études sociologiques passionnantes de Catherine Marry qui a analysé à quel point le fait d'être un trentenaire célibataire est pénalisant. Tandis que la paternité assoit la vie professionnelle des hommes... c'est l'inverse pour les femmes !

Pour les auteur-e-s « psy », il y aurait ainsi une temporalité tolérée pour les femmes à vivre comme les hommes, la référence étant, il ne faut jamais l'oublier, toujours les hommes. Les hommes ne sont différents de rien mais les femmes sont différentes des hommes !

Quant à celles qui souhaitent prolonger cet état « masculin » dans la phase considérée aujourd'hui comme l'âge adulte (30-50 ans), la nature, qui est par définition bien faite, se chargera de les ramener à leur seul « être » femme : « *A 30 ans, la femme 'entend son horloge biologique tourner' alors que l'homme 'est désiré par les femmes ici et maintenant' ; à 40 ans, la femme 'doit trouver le bon, c'est maintenant ou jamais' alors que l'homme est 'encore plus désiré par les femmes ici et maintenant' ; à 50 ans, la femme 'ressent la concurrence des femmes plus jeunes' et 'on n'entend que les hommes dans les soirées' »¹⁶.*

Cette mise en avant de l'horloge biologique, donc d'un temps naturel pour la maternité des femmes, vaut également dans le renoncement que les femmes devraient avoir pour le désir d'enfant.

On se souvient comment, en 2001, lorsqu'une femme française de 62 ans donne naissance à un enfant, les journalistes, politiques et expert-e-s s'indignent d'emblée de la maternité d'une femme ménopausée. Ces réactions sont extrêmement importantes puisqu'elles prouvent une différence fondamentale : jamais les journalistes, politiques et expert-e-s ne s'empareront de l'histoire d'un homme qui a un enfant passé les 60 ans, cela reste pour la société quelque chose de naturel.

Pourtant, cette femme de 62 ans présentait les mêmes caractéristiques en terme d'âge et en terme social... si ce n'est qu'elle était ménopausée. Une fois de plus, les femmes sont renvoyées à la nature « bien faite », capable de dire quand elles ne devraient plus avoir d'enfants.

Au lieu de profiter de cette information pour questionner ce que veut dire devenir parent - hommes comme femmes - à 60 ans, les médias ont préféré crier au scandale en pointant le fait que cette femme, naturellement, ne pouvait plus porter d'enfant puisqu'elle était ménopausée. La dimension troublante et paradoxale de cette situation est que, d'un côté, cette femme est mère puisqu'elle a accouché, mais d'un autre, par nature, elle ne peut pas l'être puisqu'elle est trop âgée.

¹⁵ ZEMMOUR, Eric, *Le premier sexe*, Paris : Denoël, 2006.

¹⁶ BROCK, Sabra E., DOOLEY, Joseph F., *Pourquoi les hommes regardent à gauche... et les femmes tournent à droite*, Paris : City Editions, 2000.

Cette naturalisation renvoie à une perception sociale différenciée des deux sexes : il y a un temps pour être mère, plus que pour être père. Les lois bioéthiques votées en 1994 en France énoncent que pour avoir accès à la procréation médicalement assistée, « *l'homme et la femme formant le couple doivent être vivants et en âge de procréer* ». Or, l'homme n'est-il pas toujours en état de procréer alors que la ménopause ne concerne que les femmes ? Est-ce alors dire que la loi française ne fait que réitérer la loi de la nature ?

Comme l'avait déclaré alors un membre du comité de bioéthique : « *Il y a un temps pour être mère et il y a un temps pour être grand-mère* ». On voit à travers cette phrase à quel point maternité (dans le sens de reproduction) et le maternage (dans le sens de filiation) sont confondus. Cela s'adresse aux deux membres du couple : s'il y a un temps pour être mère et un temps pour être grand-mère, il y a également un temps pour être père et un temps pour être grand-père. Cette confusion du social et du biologique fait que, dans notre société occidentale, on rapporte prioritairement au biologique la seule catégorie féminine tandis que la paternité biologique est écartée au profit de sa dimension symbolique. Cette confusion ne se résume pas à la grossesse mais continue de se perpétuer dans l'éducation des enfants.

Les femmes et l'éducation des garçons

De l'horloge biologique et la maternité naturelle à l'instinct maternel et au maternage maternel, il n'y aurait donc qu'un pas que certains pédopsychiatres et psychologues évolutionnistes franchissent facilement. Par exemple, dès sa plus tendre enfance, la femme se percevrait comme dévolue à la maternité d'autant plus que ses organes sexuels n'existent même qu'à cette fin : « *Lorsqu'une fille ou un garçon vous demande 'pourquoi la petite fille n'a pas de zizi?', l'explication la plus convaincante consiste à dire qu'à l'intérieur, elle a une 'poche à bébé' pour faire des enfants* »¹⁷. Les femmes ne sont plus renvoyées à une sexualité féminine mais à une « poche » pour faire des enfants.

La petite fille aurait ainsi une mémoire archaïque grâce à laquelle elle saurait comment se passe la fécondation et se projetterait déjà dans sa future procréation. En témoignerait son empathie quasi naturelle avec les poupées... La mère resterait ainsi la mieux placée pour recourir aux soins affectifs de l'enfant, fonctionnement généralisé duquel il est extrêmement difficile de sortir.

La psychologie évolutionniste, qui auparavant ne s'intéressait qu'au couple, est en train de sévir dans l'éducation des enfants. Elle explique qu'il ne faut pas, en tant que mère, élever un petit garçon comme on élève une petite fille. Les mères seraient très mal placées pour éduquer un petit garçon puisque ce sont des femmes et qu'elles ne savent donc pas ce qui se passe dans un cerveau masculin. Mais ce n'est pas pour autant qu'il faut mettre les pères à contribution : les femmes doivent apprendre comment s'adresser à un garçon.

Aujourd'hui, il ressort de la psychologie évolutionniste que, désormais, les petites filles n'auraient plus de problèmes, c'est aux petits garçons qu'il faudrait faire attention.

Ces théories s'inspirent beaucoup de celles des masculinistes québécois basées sur certains résultats indiquant que les garçons seraient plus en échec scolaire que les filles. Ces théories poussent à revenir à des écoles non mixtes ou, en tout cas, avec une séparation filles/garçons.

¹⁷ ANTIER, Edwige, *Eloge des mères*, Paris : Robert Laffont, 2001.

L'échec scolaire des garçons serait lié à la féminisation de l'enseignement : comme les hommes et les femmes n'ont pas les mêmes cerveaux, même leur manière d'enseigner serait différente. Les petits garçons seraient ainsi pénalisés par la façon de faire féminine des enseignantes.

Dans tous ces discours, on oublie toujours de préciser que, si les femmes sont institutrices, c'est parce que ce travail a été déserté par les hommes car plus assez valorisant ni suffisamment rémunérateur à leur goût. On inverse les choses en prétextant que parce que les femmes ont « pris le pouvoir » sur l'éducation nationale, les petits garçons s'en sortent mal. On assiste sans cesse à une espèce de renversement qui rend les femmes responsables. Il n'y a alors qu'un pas à faire pour en déduire que, si les femmes sont responsables du mal-être des garçons aujourd'hui, ce serait bien que les mères rattrapent ce que les femmes ont fait comme dégâts au niveau de l'éducation. A nouveau, les femmes sont culpabilisées !

Cette culpabilisation des femmes permet aux psychologues évolutionnistes de faire croire aux mères qu'elles doivent apprendre à s'occuper de façon spécifique des petits garçons afin de leur donner toutes les chances dans la société de demain. Car, depuis que les petites filles ont la possibilité d'aller à l'école et de suivre des études, l'inquiétude semble se porter vers les petits garçons.

Pour Steve Biddulph, qui s'inspire également de la psychologie évolutionniste, il a été de bon ton de nier l'influence de la biologie sur les comportements et d'affirmer que les garçons et les filles étaient identiques. Mais, souligne-t-il, grâce aux dernières découvertes sur l'organisation du cerveau masculin, il est possible aujourd'hui de savoir comment aider les garçons à acquérir de l'aisance dans leurs rapports avec autrui et de leur permettre de faire face de manière constructive aux défis du 21^e siècle. Car, insiste-t-il, il y aurait danger : « *Ce sont aujourd'hui les filles qui font preuve d'assurance, de motivation et d'ardeur au travail. Les garçons vont plus souvent à la dérive. Maladroits dans leurs rapports sociaux, ils connaissent l'échec scolaire et n'ont qu'un pas à franchir pour accepter la violence, l'alcool, la drogue.* »¹⁸

Le développement du langage étant, nous dit-on, inégalement réparti entre les sexes et remplissant des fonctions différentes, il ne s'agit plus en conséquence de s'adresser à un garçon comme on s'adresse à une fille. Le type de vocabulaire à utiliser est singulièrement important car un garçon est plus sensible aux phrases qui portent sur « ce qu'il fait » que sur « ce qu'il est ». La discipline, par exemple, doit être centrée davantage sur l'action plutôt que sur des instructions verbales car, véritables « *poudrières émotionnelles* », un garçon pourrait exploser à la moindre étincelle. Plus sensible à la critique, il la perçoit comme une agression plus qu'un conseil. « *Un garçon réagira mieux aux demandes de sa mère si elle lui précise clairement les efforts qu'il doit faire sur des actions concrètes et à court terme, au lieu de verser dans un point de vue général ou une leçon de morale s'appuyant sur un projet éducatif global à long terme.* »¹⁹

Moins sensibles au « toucher » que ne le sont les filles, il faut particulièrement œuvrer au meilleur développement mental et affectif des garçons. Il faut également accélérer l'évolution du langage pour mieux stimuler leur cerveau en ayant des conversations avec eux ou en leur lisant des livres afin d'agir sur l'hémisphère gauche pour entraîner leurs aptitudes verbales, naturellement inférieures à celles des filles. Le rôle de la mère étant

¹⁸ BIDULPH, Steve, *Elever un garçon*, Paris : Marabout, 2000.

¹⁹ BRACONNIER, Alain, *Mères et fils*, Paris : Odile Jacob, 2005.

fondamental pour les garçons car, nous répètent les psychologues évolutionnistes : « *ils ont plus de mal à assimiler le savoir-faire social que les filles* ». ²⁰

Les mères devraient ainsi s'adapter aux spécificités cérébrales des garçons pour leur offrir aujourd'hui...les mêmes chances de réussite que les filles !

A nouveau, on assiste à un renversement extraordinaire de ce qui se passe depuis trente ans : d'anciens arguments féministes sont repris. Mais la différence fondamentale est que les féministes étaient alors dans une logique sociale tandis que les psychologues évolutionnistes sont dans une logique naturelle pour dire que les petits garçons, donc les futurs hommes, sont pénalisés aujourd'hui.

Les mères devraient désormais se former à l'exercice périlleux pour elles d'élever un mâle afin d'acquérir ce petit « plus » psychologique qui leur permettra de le comprendre à demi-mot en décodant ses sentiments et ses émotions. La « bonne » mère d'un garçon serait celle capable de se mettre à la place de son fils, de percevoir ses réactions et d'éprouver identification et empathie. Si, par moments, elle peut avoir le sentiment de rencontrer des difficultés dans l'éducation de celui-ci, qu'elle ne s'en inquiète pas, c'est avant tout parce que les garçons sont faits comme ils sont faits, c'est-à-dire pas comme elle, ou pas comme elle souhaiterait qu'ils soient !

En se centrant sur la mère et en l'incitant à travailler sur elle-même et à accorder plus d'attention à l'enfant mâle pour lui donner toutes ses chances de réussir, la littérature évolutionniste investit les mères d'un « devoir psychologique » à devenir des thérapeutes au service des garçons. Quant aux petites filles, bien armées neurobiologiquement et cérébralement, il est entendu qu'elles s'en sortiront très bien toutes seules !

Finalement, à travers cette naturalisation de la maternité, ne cherche-t-on pas à (ré)enfermer les femmes en démontrant que, bien qu'intégrées au monde du travail et ayant conquis une certaine émancipation, leur devoir fondamental resterait, encore et toujours, d'être mères avant tout ?

Envie d'en savoir plus ?

- *Murs & Vénas : marre des clichés ?*, Bruxelles : Vie Féminine, 2011. (outil d'animation)
- JONAS, Irène, « L'antiféminisme des nouveaux traités de « savoir vivre à l'usage des femmes » » dans *Nouvelles Questions Féministes*, Lausanne : éd. Antipodes, 2006, vol. 25, n°2.
- JONAS, Irène, « Le nouveau travail féminin dans l'entreprise couple » dans *Les cahiers du genre*, Paris : L'Harmattan, 2006, n°41.

²⁰ BIDULPH, Steve, *Elever un garçon*, Paris : Marabout, 2000.